

71^e année

Avril-juin 2016

Numéro 2

Études Germaniques

Le Boréalisme



Études réunies par S. Briens

KLINCKSIECK

Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

**Le boréalisme dans la quête des origines des Indo-ārya
(XIX^e-XX^e s.)**

The research into the origins of peoples which inspired Enlightenment scholars and European nationalists in the 19th and 20th centuries, starting with philological and comparative studies of ancient text sources, led to a large number of hypotheses which played an important part in the construction of universal histories or, to a lesser degree, national histories. As such, if 18th century borealism was used to determine the Arctic origins of all peoples, over the course of the 19th and 20th centuries it would concern only the "Indo-Europeans" or, to a lesser degree, only the Indo-aryans. This contribution will return to the historical factors in the emergence of this European borealism and its continuation through the nationalist research of the Indian scholar Bāl Gangādhār Tilak (1856-1920).

Upplysningstidens lärde och 1800- och 1900-talets europeiska och indiska nationalisterna kom att intressera sig för frågan om människans och folkens ursprung och genom filologiska studier och komparationer av forntida texter nådde de resultat som också lade grunden till konstruktionen av universella, och för den delen också nationella, berättelser om människans tidiga historia. Om 1700-talets borealism kom att förlägga mänsklighetens ursprung till Arktis kom tanken under de två följande seklen att begränsas till de « indo-europeiska folken » eller stundtals blott till de indo-ariska. I den här artikeln spåras de historiska rötterna till denna europeiska borealism och påvisas hur den fortlevt hos den nationalistiske indiske forskaren Bāl Gangādhār Tilak (1856-1920).

Les deux principaux repères qui constituent la mémoire individuelle ou collective d'*homo sapiens* recouvrent les domaines du temps et de l'espace dans lesquels il évolue en permanence. Les cultes rendus aux ancêtres jusqu'à la cinquième ou la septième génération attestent l'importance qu'*homo sapiens* a accordée à ses ascendants qui l'ont précédé dans le temps. Cette pratique culturelle de commémoration lui a ainsi assuré une mémoire de ses origines biologiques au sein de sa propre lignée familiale. Mais ce qui est propre à un ensemble d'individus liés par la parenté peut également s'étendre à des groupes plus importants d'individus constituant un clan, voire, bien plus conséquent, une société. Dans ce dernier cas, le clan ou la société désignera un ancêtre commun dont découleront les normes sociétales auxquelles les individus ont accepté d'adhérer. Lorsque

* Guillaume DUCŒUR, Maître de conférences à l'Université de Strasbourg ; courriel : gducoeur@unistra.fr

les normes de la société changent brutalement, ses origines peuvent faire l'objet d'un changement tout aussi radical. Contraintes à demeurer sur une aire géographique délimitée par les mers et les océans, les sociétés ont vu, au cours des générations successives, leur espace vital se modifier soit par des conquêtes militaires, soit par des alliances matrimoniales, soit encore par des catastrophes naturelles. Chacune s'est alors située en fonction de ses frontières, c'est-à-dire des limites qui les confinent aux autres sociétés, et s'est rattachée à une histoire de fondation souvent construite et idéologique. Sous le règne des Achéménides, le roi Darius I^{er} (550-486 av. J.-C.) pouvait ainsi proclamer après sa titulature royale s'inscrivant dans une lignée ancestrale :

Darius le grand roi, le roi des rois, le roi des peuples, le fils de Vištāspa, l'Achémenide. Le roi Darius déclare : « Voici le royaume que je possède, depuis les Scythes qui sont au-delà de la Sogdiane jusqu'à l'Éthiopie, depuis l'Inde jusqu'à la Lydie ; celui qu'Ahuramazdā m'a accordé, le plus grand des dieux ».¹

Avant même l'édit de Cyrus de 538 av. J.-C., qui permit aux juifs, déportés en Babylonie à partir de 597 av. J.-C., de revenir en Judée, les rédacteurs des écoles deutéronomiste et sacerdotale, qui redéfinirent les critères de la judaïté, rédigèrent la *Torah* (*Pentateuque*) et inscrivirent leur ancêtre commun Abram dans le temps et l'espace, Dieu lui accordant alors la terre qu'il put embrasser du regard aux quatre points cardinaux.² De même, en fut-il, dans leur livre [pseudo]historique, du pays de Canaan donné par YHWH à Moïse³ et délimité par des frontières naturelles ou des territoires occupés par d'autres sociétés : « Tel sera le pays pour vous selon [ses] frontières tout autour ».⁴ Toujours au premier millénaire avant notre ère, d'autres grands royaumes construisirent également l'histoire de leurs origines. Dans ses *Enquêtes* (*Istor...ai*), Hérodote (484-420 av. J.-C.) développa les critères de la grécité dans sa géographie grécocentrique entourée de peuples barbares.⁵ Au cours des âges du Bronze et du Fer, les Zhōu Cháo (周朝) firent de la dynastie Xia Cháo (夏朝) et de son fondateur Yǔ (禹), qui était dit être parvenu à contenir les eaux du Fleuve jaune (黄河, Huáng Hé) par d'imposants

1. Dārayavauš \ xšyathiya \ vazraka \ xšyathiya \ xšāyathiyānām \ xšyathiya \ dahyūvnām \ Vištāspahyā \ puça \ Haxāmanišiya \ thātiy \ Dārayavauš \ xšyathiya \ ima \ xšaçam \ tya \ adam \ dārayāmiy \ hacā \ Sakaibiš \ tyaiy \ para \ Šugdām \ amata \ yātā \ ā \ Kušā \ hacā \ Hidaūv \ amata \ yātā \ ā \ Spardā \ tyamaiy \ Auramazdā \ frābara \ hya \ mathishta \ bagānām. *Inscription de Hamadān* 1-7.

2. « YHWH dit à Abram après que Loth se fut séparé de lui "Lève donc les yeux et, du lieu où tu es, regarde au septentrion, au midi, au levant et au couchant. Tout le pays que tu vois, je le donnerai à toi et à ta descendance pour toujours." » (תולדות אברהם ורחא סרבאלא רמא הוהו) « :המנו המדקו הבגנו הנפצ שש התאישא סוקמחזנמ תארז ריגוע אנ אש ומעמ *Genèse* 13.14.

3. *Nombres* 34.1-15.

4. בייבס היתלבגל יראא סכל תיקת תאו' *Nombres* 34.12.

5. François Hartog : *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris : Gallimard, 2001.

travaux d'irrigation, l'origine de leur civilisation qu'ils situèrent alors dans la Plaine du Milieu (中原, zhōngyuán), développant ainsi le concept sinocentrique de Pays du Milieu (中國, Zhōngguó), entouré de peuples non-civilisés.⁶ La culture indo-ārya ancienne, elle aussi, a défini son espace géographique, ses origines claniques et les critères de son indo-āryanité. Lorsque la société indo-ārya se voyait dans l'obligation de côtoyer voire d'accorder une place dans leur espace clanique aux anārya, elle leur attribuait le rang de śūdra, d'homme servile. Il existait une importante dichotomie sociétale qu'exprime, depuis l'époque védique, des composés nominaux (dvandva) comme śūdrārya. Lorsque certains brāhmanes ritualistes orthodoxes ordonnèrent idéologiquement leur propre espace indo-ārya en faisant de leur territoire sacré (āryāvarta) le centre du monde des hommes (naraloka), ils placèrent tout autour les peuples anārya, nomades ou sédentaires. Ainsi, bien après la conquête d'Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.) et les royaumes Indo-Grecs, les extrémités de la terre (diganta) indo-ārya étaient dites être généralement habitées à l'ouest par les Yavana (Occidentaux hellénisés) et à l'est par les Kirāta, peuple nomade himalāyen. Mais cette représentation pouvait varier : au nord (uttara), les Tāpasa, au sud (dakṣiṇa), les Yavana, à l'est (pūrva), les Kirāta et à l'ouest (pāścima), les Khaśa.⁷ Quant à l'ancêtre commun, il avait été regardé, depuis le *R̥g veda*, dans la figure construite de Manu, progéniteur de la race humaine et premier sacrifiant (yajamāna). Cette idéologie brāhmanique, qui avait abouti à la délimitation de l'āryāvarta, côtoyait inévitablement les réalités politiques et les fluctuations des frontières territoriales de l'Inde en fonction des conquêtes militaires ou des invasions extérieures successives. Les édits gravés du roi Aśoka (304-232 av. J.-C.) attestent et de la réalité géographique des frontières de son vaste empire et de l'idéologie royale voulant que sa loi (dharma) ait été répandue jusque chez les rois grecs⁸ qui se partageaient alors les territoires du pourtour méditerranéen. Quant à sa dynastie, fondée en 313 av. J.-C. par son grand-père Candragupta né de mère śūdra, elle avait été rapidement rattachée par la chancellerie à la généalogie royale de la dynastie lunaire (candravaṃśa) des grands rois indo-ārya de l'Inde du Nord.

Aussi, au moins depuis le Néolithique, nombre de sociétés claniques et étatiques semi-sédentarisées ou sédentarisées ont construit l'histoire des origines de leur espace vital acquis et maintenu avec force et détermination. Mais ces origines pouvaient également être remises en cause et changer en fonction de l'idéologie prônée par le pouvoir étatique en place ou par des dissidents cherchant alors à revendiquer une légitimité qu'ils n'avaient

6. Les territoires du nord (北方, běifāng), du sud (南方, nánfāng), de l'est (東方, dōngfāng), et de l'ouest (西方, xīfāng).

7. *Śiva Purāṇa* 10.18.6.

8. *Édit sur rocher* xiii.

pas. Si la colonisation britannique de l'Inde, effective à partir du XVIII^e siècle, fut un évènement majeur dans l'histoire du subcontinent indien, les révoltes autochtones, militaires et idéologiques, de plus en plus importantes au cours du XIX^e siècle, ont abouti progressivement à l'obtention de son indépendance en 1947.⁹ Parmi les dissidents nationalistes indiens, le savant Bāl Gangādhār Tilak (1856-1920) joua un rôle non négligeable et fut l'un des premiers à tenter de réinscrire l'histoire de l'Inde dans une chronologie relative occidentale offrant alors aux Indo-ārya une origine polaire néolithique bien plus ancienne que celle des « Indo-européens » restituée par la plupart des chercheurs européens. Néanmoins, pour comprendre cette théorie glaciaire développée par B. G. Tilak, il convient en premier lieu de revenir sur l'histoire de la naissance du boréalisme et des théories boréales des origines des peuples initiées à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle. Nous verrons quelles furent les occurrences sanskrites qui portèrent des savants européens et indiens à envisager une possible origine polaire des clans indo-ārya et comment certains chercheurs de la fin du XX^e siècle ont envisagé une explication historique alternative.

Les grands bouleversements dus à la colonisation et les conflits à échelle mondiale aux époques moderne et contemporaine eurent pour double conséquence d'ouvrir les pays d'Europe occidentale à des cultures jusque-là méconnues ou inconnues – ce qui leur permit de sortir progressivement de la représentation qu'ils se faisaient de l'histoire de l'humanité telle qu'elle avait été édifée par la chrétienté à partir des textes du *Pentateuque* –, et de renforcer leur propre histoire nationale en recherchant les origines de leur peuple. Au XVII^e s., si les tenants du christianisme tel Samuel Bochart (1599-1667), dans sa *Geographia sacra* de 1646, voyaient encore dans le Proche-Orient le territoire de l'origine de tous les peuples et l'hébreu leur langue mère, d'autres savants tentèrent de déplacer le berceau de l'humanité. Pour le monde scandinave, par exemple, Olof Rudbeck (1630-1702) entreprit de démontrer, dans son *Atland eller Manheim* de 1679, que l'antique Ἀτλαντὶς de Platon n'était autre que la Suède et que la langue suédoise avait été la langue mère de toutes les autres. Suite à une meilleure connaissance des textes iraniens, indiens et chinois, les savants européens du XVIII^e s. n'hésitèrent plus à voir, dans les lointaines contrées de l'Asie, les origines de l'humanité. Reprenant les données d'O. Rudbeck, l'astronome et académicien Jean Sylvain Bailly (1736-1793) apporta sa pierre à cette théorie des origines nordiques des peuples asiatiques et surtout de la philosophie et des sciences :

L'existence d'un peuple savant, qui a éclairé tous les autres, et surtout son habitation sous le parallèle de 50 à 60°, est un fait trop singulier, pour omettre aucune des preuves et des probabilités qui peuvent le confirmer.

9. Thierry Di Costanzo et Guillaume Ducœur (eds.) : *Decolonization and the Struggle for national Liberation in India (1909-1971), Historical, Political, Economic, Religious and Architectural Aspects*, Bern : Peter Lang, 2014.

Olaüs Rudbeck a prétendu trouver dans la Suède la fameuse Atlantique des anciens. Nous ne sommes point de ce sentiment, mais nous pensons que les nombreux passages des historiens, des poètes, recueillis et expliqués par le savant Suédois, sont de nouvelles probabilités à ajouter aux faits qui nous ont fait trouver dans le nord de l'Asie l'origine de la philosophie et des sciences.¹⁰

Ses travaux sur l'histoire des sciences astronomiques des peuples antiques – notamment grec, perse, indien et chinois – l'entraînèrent vers la reconnaissance d'une transmission d'un savoir qui aurait été originaire du nord de l'Asie par un peuple antérieur aux grandes civilisations antiques connues. Son intérêt pour l'astronomie indienne, telle qu'il pouvait alors l'appréhender à travers les écrits des missionnaires chrétiens présents sur le sol indien, le porta également à lire les traductions des ouvrages sanskrits dont le *Bhāgavata Purāna*, traduit en français par le pondichérien Mariyadās Piḷḷai (1721-1796). Les références géographiques et astronomiques, qui se lisaient dans ce *Bagavadam*,¹¹ ne laissèrent pas de l'intriguer comme elles continueraient à intriguer les savants indianistes du XIX^e et du XX^e s. La tradition indo-ārya rapportait, en effet, qu'autour du mont Meru tournaient sept étoiles et qu'un seul jour durait six mois. De quoi amener le savant astronome français vers l'idée d'un souvenir lointain des contrées nordiques :

Le méridien passe [...] par le mont Merou qu'on croit être le pôle Boureka, c'est-à-dire sans doute, le pôle boréal. Le traducteur du *Bagavadam* (liv. V, p. 100) dit en effet que cette montagne est sous l'étoile polaire, et qu'elle doit avoir un jour de six mois. M. Sonnerat (*Voyage aux Indes I*, p. 123) assure également que selon les Indiens cette montagne est dans le nord et du côté du pôle septentrional.¹²

Ainsi, J. S. Bailly ne déplaça pas seulement l'origine des sciences vers l'Asie centrale, il supputa l'existence d'un peuple nordique ancestral qui aurait vécu au-dessus du cinquantième parallèle nord et qui aurait transmis son savoir scientifique et philosophique aussi bien aux peuples d'Asie qu'aux Chaldéens, et de conclure : « lorsqu'on réunit ces traditions souvent vagues et confuses, on voit avec étonnement qu'elles tendent toutes vers un même but, qui est de placer les origines dans le Nord. »¹³ L'importance accordée au grand Nord dans la recherche des peuples et des savoirs ancestraux au

10. Jean Sylvain Bailly : *Histoire de l'astronomie ancienne, depuis son origine jusqu'à l'établissement de l'école d'Alexandrie*, Paris : Chez De Bure, 1781, p. 323.

11. Cette traduction fut achevée en 1769, rapportée en France par Madame de Surville en 1770, présentée au ministre Henri Bertin (1720-1792) qui en remercia l'auteur dans une lettre officielle, et publiée à Paris en 1788. L'académicien J. S. Bailly y eut donc accès avant même sa publication.

12. Jean Sylvain Bailly : *Traité de l'astronomie indienne et orientale, ouvrage qui peut servir de suite à l'Histoire de l'astronomie ancienne*, Paris : Chez Debure, 1787, p. 33.

13. Jean Sylvain Bailly : *Lettres sur l'Atlantide de Platon et sur l'ancienne histoire de l'Asie, pour servir de suite aux lettres sur l'origine des Sciences, adressées à M. de Voltaire*, Paris : Chez Debure, 1779, p. 473.

cours du XVIII^e s. ouvrit les savants à l'hypothèse nordique de l'origine des peuples aux côtés des théories plus anciennes du Proche-Orient ancien et de l'Asie centrale formant à eux seuls une aire géographique immense dans laquelle quelques-uns pensaient pouvoir localiser le jardin d'Éden biblique.¹⁴ À ce titre, et sans revenir sur la représentation des ethnographes grecs et romains sur les peuples nordiques,¹⁵ nous pouvons considérer que le boréalisme, en tant que concept et discipline à part entière s'opposant à l'orientalisme, prit un véritable essor en Europe, notamment à la suite des travaux d'Olof Rudbeck, au cours de la seconde moitié du XVIII^e s. pour se poursuivre tout au long des XIX^e s. et XX^e siècles notamment dans le domaine de l'anthropologie et de la grammaire comparée des langues indo-européennes. Alors qu'en 1873, l'anthropologue Clémence Royer (1830-1902), réinterprétant les théories darwiniennes, tentait de retrouver l'origine de la race blonde européenne et opposait l'*homo glabrus meridionalis* à l'*homo pilosus borealis*¹⁶ afin de rejeter l'origine centrasiatique d'un hypothétique peuple indo-européen que soutenaient certains linguistes de son temps, l'indien Bāl Gangādhār Tilak étudiait les mathématiques qu'il enseigna à Pune à la fin des années 1870 et orientait progressivement ses recherches vers l'astronomie védique pour essayer de retrouver les origines de ses ancêtres, les Indo-ārya. Or, durant tout le XIX^e siècle, l'ensemble des pays européens cherchait à redéfinir le concept d'État-nation et à construire une identité nationale qui ne pouvait exister sans l'invention d'une histoire nationale. Les grammairiens comparatistes des langues indo-européennes, les historiens des religions et les mythologues ont donc largement contribué par leurs travaux à fournir autant de pièces historiques éparses, en fonction des différentes approches des vestiges archéologiques et textuels des peuples, qu'exigeait la restitution d'un nouveau puzzle d'historicité orientée telle qu'elle se pratiquait depuis l'Antiquité.¹⁷

Parmi ces données historiques passées au crible de la critique et réutilisées ensuite dans la construction identitaire des nations européennes, les sources sanskrites offrirent jusqu'au milieu du XIX^e siècle un double avantage, celui de remettre en question l'histoire construite chrétienne en redonnant aux peuples européens un semblant de passé protohisto-

14. Claudine Poulain : *Le Temps des origines. L'Éden, le Déluge et « les temps reculés » de Pascal à l'Encyclopédie*, Paris : Honoré Champion, 1998 ; Maria Susana Seguin : *Science et religion dans la pensée française du XVIII^e siècle le mythe du Déluge universel*, Paris : Honoré Champion, 2001.

15. Christopher B. Krebs : « Borealism. Caesar, Seneca, Tacitus and the Roman concept of the North », in Erich Gruen (ed.) : *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean. Issues & Debates*, Los Angeles : Getty Research Institute, 2010, p. 202-221.

16. Clémence Royer : « De l'origine des diverses races humaines et de la race aryenne », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 2^e série, tome 8 (1873), p. 934-935.

17. Les grandes épopées comme l'*Illiade*, le *Mahābhārata*, l'*Énéide* ou encore plus tard le *Shāh Nāmeḥ* sont autant de commandes impériales ou royales qui avaient pour but de consolider le pouvoir politique en place. Les origines des lignées royales, restituées à loisir, permettaient alors de fonder la légitimité que les rois et empereurs revendiquaient dans leur société.

rique commun et celui de jeter un pont entre Europe et Asie, une Asie en grande partie colonisée par les pays européens eux-mêmes. Ce fut durant les guerres européennes du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècles qui marquèrent profondément les esprits des Occidentaux et qui modifièrent la délimitation des territoires et des appartenances nationales, que les savants fouillèrent les archives de l'Inde¹⁸ en quête d'un comparatisme heuristique pouvant leur apporter des éléments de réflexion nécessaire à la construction de leur propre identité en devenir. De même que la tradition judéo-chrétienne maintenait que le berceau de l'humanité avait été le Proche-Orient, de même les opposants à cette théorie religieuse des origines, qui touchait de près l'autochtonie des Européens, affirmaient que le sanskrit avait été la langue mère de toutes les langues indo-européennes et que le berceau des peuples européens devait donc être recherché du côté de l'Asie centrale, du Tibet et de l'Inde. Néanmoins, ces derniers durent réviser leur propre théorie en considérant que le « peuple » indo-européen d'avant la séparation avait dû émigrer dans toutes les directions, tant vers le ponant que le levant, le septentrion que le midi, à partir d'une région qu'ils situaient alors quelque part en Russie.¹⁹ Sous domination britannique, l'Inde entreprit également de travailler, dès la fin du XIX^e siècle, et plus encore après la Grande Guerre, à la construction de sa propre identité nationale afin de se faire reconnaître comme nation à part entière. Pour ce faire, les leaders politiques hindous eurent pour objectifs de restituer et de diffuser une histoire de l'Inde ancienne, préislamique et préchrétienne. Pour les nationalistes hindous, revendiquer l'indépendance avait un double objectif, se libérer de l'occupation britannique et se soustraire à son passé islamique. Les bouleversements géopolitiques, les grandes découvertes archéologiques et philologiques européennes du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle allaient les y aider et leur apporter des arguments pour étayer leur revendication nationaliste.

Si la notion de nation désigne, depuis le XVI^e siècle en Europe, une communauté d'origine, de langue et de culture, les politiques indiens avaient pour difficulté de définir ce que serait l'Inde-nation. Jusqu'en 1914, les sécularistes hindous qui prônaient comme nation la délimitation du territoire indien, mettant ainsi à égalité les religions confessées sur le sol de l'Inde, et les nationalistes hindous qui ne reconnaissaient comme nation indienne que la seule nation ethnico-religieuse hindoue, s'opposèrent vivement et *a fortiori* aux partis indiens islamiques. Or, le plus grand obstacle à une telle « naissance » était de pouvoir écrire une histoire nationale de l'Inde avec des événements historiques antérieurs à la naissance même, à l'existence constitutionnelle d'une Inde-nation indépendante qui n'existait pas encore. Cette écriture ne pouvait donc

18. Pascale Rabault-Feuerhahn : *Les Archives des origines, sanskrit, philologie, anthropologie dans l'Allemagne du XIX^e siècle*, Paris : Cerf, 2008.

19. Otto Schrader : *Prehistoric antiquities of the Aryan peoples*, London : C. Griffin, 1890.

être qu'une réécriture arbitraire de l'histoire de l'Inde par une sélection de périodes historiques qui eurent pour fonction de renforcer le projet nationaliste hindou. En faisant la propagande de cette histoire reconstruite et sélective, les leaders politiques apportaient au « peuple hindou » les référents nécessaires pour légitimer la fondation d'une civilisation hindoue postislamique et postchrétienne entièrement renouvelée. Réinscrire l'Inde et son histoire dans la chronologie générale des peuples était donc indispensable. Or, cette démarche, somme toute alors inévitable, demandait aux nationalistes hindous d'être dans le temps à la manière des Occidentaux. S'il ne peut y avoir d'histoire des origines sans archives,²⁰ démontrer l'ancienneté de la civilisation indienne obligeait donc à considérer non seulement les sources textuelles, notamment le *Rgveda*, mais aussi et surtout les vestiges archéologiques, en particulier ceux des grandes cités indusiennes de Mohenjo Daro et Harappa²¹ et de l'empire Maurya (IV^e-III^e s. av. J.-C.). Encore fallait-il pour obtenir une reconnaissance internationale les inscrire dans le temps, celui que les Occidentaux utilisaient pour restituer la chronologie du passé des peuples et édifier leur propre histoire universelle. Ainsi, si du côté européen, Max Müller (1823-1900) pouvait affirmer que « dans la mesure où nous sommes ārya par la langue, c'est-à-dire, par la pensée, jusqu'à présent le *Rgveda* est notre plus ancien livre »,²² du côté indien, l'historien et nationaliste hindou Bāl Gangādhār Tilak déclarait qu'au sujet de la période dite pré-Orion, de 6 000 à 4 000 av. J.-C., seuls les Indo-ārya, à la différence des Grecs et des Iraniens, avaient conservé, dans leur composition des hymnes ṛgvédiques, des souvenirs sur ces temps reculés, et avaient « conservé toutes les traditions avec une fidélité ultra-religieuse et un esprit scrupuleux ». ²³ Les écoles philologiques allemandes qui avaient travaillé sur les corrélations entre langage et pensée, les indianistes qui pensaient que l'Inde avait su préserver à travers les millénaires ses croyances archaïques, les grammairiens qui restituaient progressivement une langue indo-européenne unitaire, les mythologues qui reconstruisaient des mythes communs assurèrent à l'Inde une primauté certaine, celle de l'ancienneté et du conservatisme.

20. Voir sur ce point Jack Goody : *La Raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, Paris : Les éditions de Minuit, 1979 et *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, Paris : La Dispute, 2007.

21. Les premiers sceaux en stéatite furent publiés par Alexander Cunningham (1814-1893) de 1872 à 1875. Les fouilles archéologiques systématiques d'Harappa et de Mohenjo Daro débutèrent dès les années 1920 sous la direction de John Marshall (1876-1958).

22. « In so far as we are Aryans in speech, that is, in thought, so far the *Rgveda* is our own oldest book », Adolf Kaegi : *The Rigveda : the Oldest Literature of the Indians*, Boston : Ginn and Company, 1886, p. 25.

23. « They have preserved all the traditions with a super-religious fidelity and scrupulousness », Bāl Gangādhār Tilak : *The Orion or Researches into the Antiquity of the Vedas*, Bombay : Mrs Rādhābāī Ātmārām Sagoon, 1803, p. 206 (= B. G. Tilak : *Orion ou recherches sur l'antiquité des Veda*, traduction de Claire et Jean Rémy, Milano : Archè, 1988).

Dès lors que ces recherches historiques furent publiées à partir du milieu du XIX^e s. puis reprises et complétées par les savants européens, les nationalistes hindous eurent matière à revendiquer un passé tout aussi ancien, si ce n'est plus ancien, que celui de la civilisation européenne qui se réclamait d'une double tradition, judéo-chrétienne et gréco-romaine, et somme toute plus antique que la civilisation islamique qui n'était née qu'au cours du VII^e siècle ap. J.-C. Par sa formation universitaire britannique, Tilak fut à même de compulsier les ouvrages des indianistes européens et les dernières avancées de la géologie.²⁴ Il put alors proposer sa propre hypothèse chronologique du *Veda*. En 1893, basant ses recherches sur l'astronomie védique et la mythologie comparée entre les mondes védique, iranien et grec, il publia *The Orion or Researches into the Antiquity of the Vedas* dans lequel il avança une datation éminemment plus haute que celle proposée par Max Müller.²⁵ Puis, en 1903, il affina cette chronologie dans son nouvel ouvrage *The Arctic Home in the Vedas*.²⁶ Ainsi, il détermina quatre périodes successives au cours de l'histoire de la civilisation aryenne après la « destruction du pays arctique par la dernière glaciation et le début de la période post-glaciaire »²⁷ entre 10 000 et 8 000 avant notre ère. De 8 000 à 5 000 av. J.-C., la période dite pré-Orion n'aurait laissé de trace que dans les seuls hymnes ṛgvédiques des Aryens indiens à la différence des sources grecques et iraniennes. Cette période correspondrait à l'époque de l'émigration durant laquelle « les survivants de la race aryenne errent en Europe et en Asie du Nord, à la recherche de nouveaux territoires. »²⁸ La deuxième période dite Orion, entre 5 000 à 3 000 av. J.-C., « lorsque l'équinoxe de printemps se trouve dans Orion », aurait été la plus importante de la civilisation aryenne durant laquelle Grecs, Iraniens et Indiens auraient développé une nouvelle mythologie à partir de celle de la période précédente. Ces mythes seraient encore consignés tout autant dans le *Ṛgveda* que dans les sources grecques et iraniennes. Pour Tilak, « de nombreux hymnes védiques remontent à la première partie de cette période, et les bardes semblent n'avoir pas encore oublié l'importance ou la signification des traditions du pays arctique qui leur ont été transmises. »²⁹ Durant la troisième période, appelée Kritika (3 000 à 1 400 av. J.-C.), « lorsque

24. Gabriel Gohau : *Une histoire de la géologie*, Paris : Seuil, 1990.

25. Sur la chronologie des textes védiques établie par M. Müller voir Guillaume Ducœur : « Max Müller (1823-1900), de l'édition textuelle du *Ṛg veda* à l'histoire comparée des religions », *Source(s). Cahiers de l'équipe de recherche Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe*, Université de Strasbourg, 2 (2013), p. 81-104.

26. Bāl Gangādhār Tilak : *The Arctic Home in the Vedas. Being Also a New Key to the Interpretation of Many Vedic Texts and Legends*, Bombay : Ramchandra Govind & Son, 1903 (= B. G. Tilak : *Origine polaire de la tradition védique Nouvelles clés pour l'interprétation de nombreux textes et légendes védiques*, traduction de Claire et Jean Rémy, Milano : Archè, 1979).

27. Tilak : *Origine polaire* (n. 26), p. 355.

28. *Ibidem*.

29. *Ibidem*.

l'équinoxe de printemps se trouve dans les Pléiades », ³⁰ les brāhmanes, qui n'auraient plus eu les capacités de comprendre le sens des vieux hymnes ṛgvédiques, auraient alors composé les *Samhitā* et les *Brāhmaṇa*, et se seraient orientés vers la spéculation. Enfin, la quatrième et dernière période, dite période prébouddhique de 1 400 à 500 av. J.-C., aurait été celle des *Sūtra* et de l'émergence des systèmes philosophiques. Tilak fut assurément l'un des premiers nationalistes hindous à avoir voulu accorder aux Indo-ārya la conservation de la civilisation aryenne depuis les périodes mésolithique et néolithique et durant les périodes préboréale et boréale.

Sa thèse boréaliste, développée dans *The Arctic Home in the Vedas*, renouait avec la théorie polaire de l'origine des Indo-européens née en Europe à partir de la fin du XVIII^e s., mais s'en écartait pour autant. Car Tilak n'avait pas pour objectif de retrouver l'origine des Indo-européens. Seul lui importait, dans sa démarche nationaliste, de retrouver la terre primitive des Indo-ārya à partir des données du *Rg Veda*. Bien qu'il eût connaissance de la théorie du théologien américain William Fairfield Warren (1833-1929) qui, par une approche systématique des sources textuelles, pensait pouvoir démontrer que le jardin d'Éden ne pouvait être situé qu'au Pôle Nord, Tilak se garda bien d'aller aussi loin. ³¹ Dans son ouvrage *Paradise Found. The Cradle of the Human Race at the North Pole*, ³² publié en 1885 et dédié à Max Müller, le théologien américain, alors président de l'université de Boston, rapprocha, en effet, par un comparatisme analogique, les témoignages scripturaires des grandes civilisations – assyrienne, égyptienne, judaïque, iranienne, indienne, chinoise, grecque, romaine – relatifs à une terre et à un peuple primitifs qu'il fut porté à localiser, pour chacun d'entre eux, au Pôle Nord. Outre les données astronomiques, son comparatisme porta essentiellement sur les conceptions des différentes civilisations au sujet du zénith, du nombril de la terre, des quatre rivières, de l'arbre central comme *axis mundi* et de l'exubérance de la vie primitive. Avec la théorie boréaliste de W. Warren, ce fut donc l'origine de toute l'humanité qui fut ouvertement déplacé au Pôle Nord. Tilak n'avait pas un tel dessein et sa propre théorie, plus limitée et ne recouvrant que les seules données « indo-européennes », eut donc à son tour quelque succès chez les nationalistes hindous, puis chez certains savants indo-européanistes occidentaux. ³³ Elle est d'ailleurs

30. *Idem*, p. 356.

31. *Idem*, p. 29.

32. William Warren : *Paradise Found. The Cradle of the Human Race at the North Pole. A Study of Prehistoric World*, Boston : Houghton, Mifflin and Company, 1885.

33. Bernard Sergent : *Les Indo-Européens. Histoire, langues, mythes*, Paris : Payot, 1995, p. 63-64. Pour les théories nordique et polaire, B. Sergent a omis de mentionner G. Dumézil (1898-1986) qui, durant la Seconde Guerre mondiale, avait encore les mêmes pré-supposés idéologiques que ses collègues indo-européanistes quant aux caractéristiques ethniques des « Indo-Européens » « Les Indo-Européens appartenaient à la race blanche et comptaient des représentants des trois principaux types d'hommes alors fixés en Europe, avec prédominance marquée du type nordique ». Georges Dumézil : *Jupiter, Mars, Quirinus. Essai sur*

encore aujourd'hui régulièrement citée.³⁴ Comme l'a rappelé à juste titre Gérard Fussman au sujet de la théorie astronomique de Tilak développée dans *The Orion or Researches into the Antiquity of the Vedas*, « le livre maintenant ancien de Tilak, qui pourtant est connu surtout comme militant de l'indépendance indienne, était en son temps une merveille de science et de raisonnement ». ³⁵ L'auteur indien avait su, en effet, investir un champ de recherche très complexe, celui de l'astronomie et des calendriers liturgiques védiques. Mais là encore, cette théorie se heurtait à la complexité des mouvements et des échanges des peuples de la période néolithique. Si Tilak avait remis en cause le découpage chronologique que Max Müller avait opéré sur la productivité des compositions védiques en suivant une approche linguistique, il apparaît que, s'étant essentiellement fondé sur des données astronomiques, les mêmes critiques pouvaient lui être faites. En effet, il était, et il est toujours, hasardeux de vouloir prouver l'existence d'un peuple originel dont l'historicité ne repose au final que sur la reconstruction hypothétique d'une protolangue unitaire qui, elle-même, ne reflète en rien ni sa richesse dialectologique ni son histoire. De même en est-il, à partir de cette restitution linguistique, de la reconstruction sans histoire d'une mythologie, voire d'une pensée, et de représentations d'espace et de temps communes et unitaires, tout autant que de vouloir à partir d'éléments astronomiques disparates dont les uns relèvent de traités liturgiques, les autres de récits mythologiques, déterminer le lieu d'origine que les Indo-ārya auraient quitté quelque 9000 à 8000 ans auparavant :

Il y a de nombreux passages dans le *Rg Veda* qui, bien qu'ils aient été considérés comme obscurs et inintelligibles, maintenant qu'ils sont interprétés à la lumière de recherches scientifiques récentes, révèlent clairement les attributs polaires des divinités védiques ou les traces d'un ancien calendrier arctique ; l'Avesta nous dit expressément que le pays heureux de l'Airyana Vaejo, ou paradis aryen, était situé dans une région où le soleil ne brillait qu'une fois par an, et que ce pays fut détruit par l'invasion de neige et de glace, qui rendit son climat rude et nécessita une migration vers le Sud. Ce sont des faits évidents, et si nous les confrontons avec ce que nous savons des époques glaciaire et post-glaciaire d'après les récentes recherches géologiques, nous ne pouvons nous empêcher de conclure que l'origine géographique des Aryens était à la fois arctique et interglaciaire. [...] Des érudits du Zend ont passé très près de la réalité, simplement parce que, il

la conception indo-européenne de la société et sur les origines de Rome, 1941, p. 13. Sur la théorie nordiciste de l'origine des Indo-Européens et son influence sur la politique eugéniste nazie, voir en dernier lieu Jean-Paul Demoule : *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris : Seuil, 2014.

34. Stéphane François : « La Nouvelle Droite et les Indo-Européens, une anthropologie d'extrême droite », *Terrain, Revue d'ethnologie de l'Europe* 56 (2011), p. 136-151.

35. Gérard Fussman : « Entre fantasmes, science et politique. L'entrée des Āryas en Inde », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 4/58e année (2003), p. 781-813 (= Gérard Fussman, Jean Kellens, Henri-Paul Francfort, Xavier Tremblay : *Āryas, Aryens et Iraniens en Asie Centrale*, Paris : Collège de France, 2005).

y a quarante ou cinquante ans, ils ne pouvaient pas comprendre comment une contrée agréable à habiter pouvait se situer à la limite des glaces, près du Pôle Nord. Les progrès de la géologie pendant la seconde moitié du siècle dernier ont maintenant résolu la difficulté en montrant que le climat polaire durant la période interglaciaire était doux, et donc nullement défavorable à la vie humaine.³⁶

Comme nous l'avons vu, Tilak ne fut pas le premier à relever ces passages dans la littérature indo-iranienne. Si l'astronome J. S. Bailly avait déjà mentionné certains d'entre eux qui faisaient penser à des descriptions d'au-delà du cinquante-cinquième parallèle nord, un savant mathématicien iranien comme Bīrūnī (973-1048) les avaient déjà repérés en son temps au cours de ses lectures des traités astronomiques indiens et de la littérature purāṇique. Ainsi, dans son *Livre de la vérification des traités sur l'Inde, rationnels ou non* (*Kitāb tahqīq mā li-l-Hind min maqālatin maqbūlatin fi-l-'aql aw mardhūla*), il rapporta, selon les ouvrages du grand astronome indien Brahmagupta (598-670) que la tradition purāṇique affirmait que le mont Meru est au centre du monde, que les étoiles tournent autour de lui et que, pour les divinités qui y habitent, le jour dure six mois et la nuit les six autres mois de l'année.³⁷ Comme il le nota également, l'éminent mathématicien et astronome indien Āryabhaṭa (476-550) situait déjà le mont mythique Meru dans l'extrême Nord, bien au-delà des déserts centrasiatiques :

Aryabhata thinks that it [Meru] has not absolute height, but only the height of one yojana, and that it is round, not quadrangular, the realm of the angels; that it is invisible, although shining, because it is very distant from the inhabited earth, being situated entirely in the high north, in the cold zone, in the centre of a desert called *Nandana-vana*.³⁸

Poursuivant cette recherche, Tilak a donc procédé à un relevé systématique des occurrences susceptibles de se rapporter à une antique tradition polaire. Le fait, par exemple, qu'un passage du *R̥g Veda* mentionne la position haute d'une constellation, dans le ciel nocturne, l'incita à y voir un lointain souvenir de la patrie d'origine des Indo-ārya :

Si donc nous combinons les deux propositions, à savoir que les cieux sont maintenus comme au bout d'un mât et qu'ils tournent comme une roue, nous pouvons tranquillement en déduire que le mouvement en question est celui de l'hémisphère céleste tel qu'il peut être observé au Pôle Nord. Dans le *Rig-Véda* I,24,10, la constellation de la Grande Ourse (*Rikshah*) est décrite comme haut placée (*uchhah*) et, comme cela ne peut s'appliquer qu'à

36. Tilak : *Origine polaire* (n. 26), p. 21.

37. *Alberuni's India. An account of the Religion, Philosophy, Literature, Geography, Chronology, Astronomy, Customs, Laws and Astrology of India about A.D. 1030*, an English Edition, with Notes and Indices by E. C. Sachau, vol. 1, London : Kegan Paul, Trench, Trubner & Co, 1910, p. 243.

38. *Idem*, p. 244.

la hauteur de la constellation, il s'ensuit que celle-ci doit se situer au-dessus de l'observateur, ce qui n'est possible que dans les régions circumpolaires.³⁹

Mais l'hymne ṛgvédique cité fait-il bien référence à un tel phénomène circumpolaire proche du Pôle Nord ? En effet, dans l'hémistiche de RV 1.24.10ab, le poète fait référence aux étoiles, les espions du grand asura Varuṇa, qui, cachées durant le jour, épient les hommes et ne se révèlent à eux que la nuit venue : « Ces étoiles-là qui, cachées [le jour], se sont fait voir là-haut la nuit, elles s'en sont allées quelque part le jour ? »⁴⁰ (amī ya ṛkṣā nihitāsa uccā naktam dadṛśre kuha cid diveyuh). Le terme au pluriel ṛkṣā renvoie-t-il à la constellation de la Grande Ourse comme le supposait Tilak ? Rien n'est moins sûr, car si le substantif ṛkṣa désigne bien l'ours⁴¹ et peut désigner cette constellation, elle peut tout autant faire référence aux Pléiades. Le pluriel indique qu'il s'agit ici d'un ensemble d'étoiles, souvent au nombre de sept. Or la constellation de la Petite Ourse qui comprend Alpha Ursae Minoris, ou l'étoile polaire, n'est pas la seule à dénombrer sept étoiles brillantes et visibles à l'œil nu. Nous pouvons citer, par exemple, Orion ou encore les Pléiades dont l'amas d'étoiles et notamment les sept plus brillantes ont fait l'objet d'une attention toute particulière depuis la période néolithique. Les Indo-ārya ont ainsi désigné à travers le pluriel ṛkṣā ces sept étoiles des Pléiades personnalisées par les sept sages ou ṛṣi. Si nous admettons néanmoins que ce pluriel renvoie bien à la Grande Ourse et donc à ces étoiles situées en haut (uccā), encore faudrait-il qu'Alpha Ursae Minoris (α UMi) fût dans l'axe de rotation de la terre lorsque le poète composa son hymne, c'est-à-dire, selon Tilak, à la période Orion, entre 5000 et 3000 av. J.-C. Or, dans cet intervalle chronologique, ce furent Iota Cephei de la constellation de Céphée puis Alpha Draconis de la constellation du Dragon qui furent successivement les plus proches de l'axe de rotation de la terre et qui indiquaient le Pôle Nord céleste. Par contre, la constellation de la Grande Ourse est tout à fait circumpolaire à partir du quarante et unième parallèle nord, sur lequel se situe entre autres l'Asie centrale. Les Indo-ārya n'avaient donc nullement besoin de venir des contrées arctiques pour pouvoir parler de leurs observations astronomiques circumpolaires de la Grande Ourse. Si nous acceptons la chronologie actuelle du *Rg veda*, à savoir entre 1750 et 1200 av. J.-C.⁴² et pour le maṇḍala dix vers le début de l'âge du Fer, alors effectivement, le poète a pu faire allusion dans son langage métaphorique à α UMi. Mais cela remet alors inévitablement en cause toute la chronologie et les origines interglaciaires des Indo-ārya avancées par Tilak.

39. Tilak : *Origine polaire* (n. 26), p. 72.

40. Louis Renou : *Études védiques et pāṇinéennes*, tome V, Paris : De Boccard, p. 94.

41. Notre terme français arctique dérive du grec ὕρκτοϊ (ours) qui renvoyait à la constellation de la Grande Ourse située le plus près du Pôle Nord céleste.

42. Michael Witzel : « Tracing the Vedic Dialects », in Colette Caillat (dir.), *Dialectes dans les littératures indo-aryennes*, Paris : Collège de France, 1989, p. 249-251.

Nous ne nous étendrons pas plus sur les différentes occurrences sélectionnées par Tilak dans son ouvrage. Il reconnut d'ailleurs qu'en ce qui concernait le mouvement des constellations et le concept d'équivalence entre un jour et une nuit des dieux et deux fois six mois humains, ceux-ci n'apparaissent pas dans le *Rg Veda*, mais qu'ils se retrouvaient de façon clairement exprimée, notamment pour la nuit polaire, dans la littérature postvédique, à savoir le *Mahābhārata*,⁴³ le *Mānavadharmasāstra*⁴⁴ et les *Purāṇa*. Cette absence l'obligea donc à opérer un détour par les sources textuelles grecques, spécialement Hérodote,⁴⁵ iraniennes⁴⁶ et scandinaves⁴⁷ acceptant alors la conclusion que « l'idée d'une nuit et d'un jour des dieux, d'une demi-année chacun, n'est pas seulement indo-iranienne, mais indo-européenne, et qu'elle a donc dû avoir pris racine dans la patrie originelle des Aryens. »⁴⁸

Ce qui reste intéressant, dans la théorie de Tilak, concerne assurément la chronologie des sources étudiées. En effet, en dehors de RV 1.24.10ab, l'ensemble des citations recouvre les commentaires brāhmaniques (*Brāhmaṇa*) et surtout la littérature épique et normative postvédique. Comme bien trop souvent, Tilak eut le défaut de prendre les textes sanskrits sans aucune approche historique. Or, les renseignements astronomiques, géographiques voire mythologiques dont ils témoignent proviennent assurément de connaissances obtenues par des échanges commerciaux et scientifiques au cours du premier millénaire avant notre ère. C'est d'ailleurs à partir de cette forte probabilité que deux chercheurs russes, l'un indien, G. M. Bongard-Levin, l'autre iranologue, E. A. Grantovskij, tentèrent de reprendre les données textuelles relatives aux phénomènes arctiques afin d'établir un

43. « Pour les [habitants], la nuit et le jour forment ensemble une même année » (babhūva rātrir divasaś ca teṣāṃ samvatsareṇaiva samānarūpaḥ), Mbh 3.161.13cd.

44. « Une année des mortels est un jour et une nuit des dieux ; et voici quelle en est la division : le jour répond au cours septentrional du soleil, et la nuit, à son cours méridional » (daive rātryahanī varṣaṃ pravibhāgas tayoḥ punaḥ | ahas tatrodagayanaṃ rātriḥ syād dakṣiṇāyanam ||), MDhŚ 1.67, A. Loiseleur-Deslongchamps (traduction), Paris, 1865.

45. « Donc, jusqu'à ces hommes chauves, le pays est clairement connu, ainsi que les peuples qui habitent en deçà ; car il y a des Scythes qui se rendent chez eux, qu'il n'est pas difficile d'interroger, et aussi des Grecs de la place de Borysthène et des autres places du Pont-Euxin. Les Scythes qui vont chez eux emploient pour leurs affaires sept interprètes et sept langues. Jusque-là, dis-je, va notre connaissance ; mais de ce qu'il y a au-dessus des hommes chauves, nul ne peut parler avec exactitude ; car des hautes montagnes, inaccessibles, forment là une barrière que personne ne franchit. Ces hommes chauves prétendent, – mais à mon avis, ce qu'ils disent n'est pas croyable, – que, dans les montagnes, habitent des hommes aux pieds de chèvre, et, plus loin que ces hommes d'autres hommes qui dorment la moitié de l'année ; je n'admets rien de cela. », Hérodote : *Histoires* 4.24-25, Ph. E. Legrand (traduction), Paris, 1945.

46. « Ahura Mazda répondit "Il y a des lumières créées et des lumières créées. Là, les étoiles, la lune et le soleil ne sont vus se lever et se coucher qu'une fois [par an], et une année ne semble être qu'un jour" » (« āat aoxta ahurō mazdā hvadhātaca raocā stidhātaca hakeret zī irixtahe sadhayaca vaēnaite starasca māsa hvareca »), *Vendidad* 2.40, J. Darmesteter (traduction), Oxford, 1880.

47. Notamment le *Ragnarök*.

48. Tilak : *Origine polaire* (n. 26), p. 80.

scénario différent de celui que Tilak avait proposé en son temps et qui avait amené ce dernier à identifier les régions polaires comme terre d'origine des Indo-ārya. Dans leur ouvrage paru en 1974, *От Скифии до Индии : загадки древних ариев*,⁴⁹ les deux savants russes de l'Institut oriental de Moscou, investirent un ensemble de données textuelles beaucoup plus important⁵⁰ que celui sélectionné par Tilak. En reprenant les occurrences qui se réfèrent à la nuit polaire et que l'on retrouve aussi bien dans la littérature indo-iranienne que dans l'épopée scythe, les descriptions ethnographiques tant grecques que romaines,⁵¹ ils optèrent pour la diffusion de connaissances parmi les peuples iranien, indien, grec et romain par l'intermédiaire des Scythes qui étaient en contact avec des peuples de la Taïga au cours des deuxième et premier millénaires avant notre ère. Pour les auteurs russes, il ne fait aucun doute que les mentions d'une haute montagne enneigée – tel le mont mythique indien Meru ou les monts Rhipées (gr <pai ; skt rip- ; fino-ougrien rep-) –, *axis mundi* autour duquel tournent les étoiles ; les nombreuses allusions à la nuit polaire, à l'océan nordique gelé ou à la mer de lait dans la littérature sanskrite, ou encore à un animal mythique à huit pattes dans la tradition védique (aṣṭapādaḥ śarabhaḥ, RV 3.134.14 ; 7.102.76) pendant de l'élan mythique à six pattes dans celle ougrienne des Xantis et des Mansis (šorp-/sarp-) ; voire la description ṛgvédique des jeunes danseuses célestes ou Apsara nées de l'arc-en-ciel qui ferait

49. Г. М. Бонгард-Левин и Э. А. Грантовский : *От Скифии до Индии загадки древних ариев*, Москва : Мысль 1974 (= G. M. Bongard-Levin et E. A. Grantovskij : *De la Scythie à l'Inde. Énigmes de l'histoire des anciens Aryens*, trad. par Ph. Gignoux, Paris : Institut d'études iraniennes de l'université de la Sorbonne nouvelle, 1981).

50. Par exemple, pour le *Mahābhārata* : « Le jour dure une demi-année, la nuit une demi-année ; haut dans le ciel l'Étoile polaire, affermie par le dieu-créditeur, est visible » ; « Ici brille constamment l'Asura Agni, dévorant les eaux ; qui ici boit l'amṛta [...] Par là seront manifestés la diminution et l'accroissement du soma. Ici le soleil aux cheveux d'or se lève selon les semestres » ; « Les preux ont contemplé l'entrée et la sortie dans les ténèbres, le lever et le coucher du soleil radieux, l'élimination des ténèbres, et le jour et la nuit furent pour eux égaux à une année. » ; « Ayant pris des vaisseaux, les gens se dirigeaient vers l'océan oriental et méridional et ils vont exactement de même vers l'océan occidental. Mais ils ne vont pas vers l'océan nordique, car il n'est accessible à personne, excepté aux oiseaux », Bongard-Levin et Grantovskij : *De la Scythie à l'Inde* (n. 49), p. 16-17 ; 36 ; 40.

51. « Les extrémités de l'Europe qui confinent à l'Asie, sont partout habitées par des peuples scythiques, presque généralement connus sous le nom de Belces, à l'exception de ces plages que des neiges éternelles et l'extrême rigueur du froid rendent tout à fait inhabitables. Les premiers peuples que l'on rencontre sur les rivages de l'Asie sont les Hyperboréens directement placés sous le pôle, au-delà de l'Aquilon et des monts Rhipées. Ils ne voient pas, comme nous, le soleil se lever et se coucher dans l'espace de douze heures ; mais ils ont des jours de six mois, depuis l'équinoxe de printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne, et des nuits d'égale durée, depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à l'équinoxe de printemps », Pomponius Mela, *Géographie* 3.5, L. Baudet (traduction), Paris, 1843. « Derrière ces montagnes et au-delà de l'Aquilon, une nation heureuse, si on en croit les récits, appelée les Hyperboréens, et où les hommes atteignent une grande vieillesse ; des merveilles fabuleuses en sont racontées on dit que là sont les gonds du monde et la dernière limite de la révolution des astres le soleil y donne une lumière de six mois et un seul jour, et il se cache non, comme des ignorants l'ont dit, de l'équinoxe du printemps à celui de l'automne ; mais il n'y a dans l'année qu'un lever au solstice d'été, qu'un coucher au solstice d'hiver », Plin l'ancien : *Histoire naturelle* 4.26 (trad. E. Littré, Paris, 1877).

référence aux aurores boréales⁵² se manifestant soit en arc (arc auroral) ou en bandes (rideau ou draperie auroral(e)), proviendraient d'un cycle polaire indo-iranien qui se serait constitué au cours de contacts successifs. Et les auteurs de conclure :

D'où les tribus aryennes ont-elles reçu des informations sur les pays « polaires » ? Elles les ont empruntées à leurs voisins nordiques. Au cours d'une longue période, les tribus indo-iraniennes se trouvèrent en contacts étroits avec les ancêtres des peuples finno-ougriens, contacts qui atteignirent des régions différentes par l'activité économique, les rapports sociaux, la culture matérielle et spirituelle. A la suite de ces contacts, les représentations appartenant au cycle étudié, se sont formées. [...] Ainsi, les ancêtres des tribus indo-iraniennes ont « fait la connaissance » des montagnes sacrées nordiques, de l'océan Nordique, des faits « polaires ». De la même façon, beaucoup plus tard que l'époque aryenne commune, déjà à la période scythe, des sujets « nordiques », par la tradition mythologique scythe, continuèrent à se renforcer par des informations sur les régions « polaires ».⁵³

Plus encore, à partir de leurs travaux, ils déduisirent une zone géographique probable dont les « Aryens » auraient été originaires. Puisque, dans ce cycle nordique, est mentionnée une grande montagne d'où coulent, du Nord vers le Sud, de grands fleuves et au-delà de laquelle se situe une mer blanche, la localisation d'une telle représentation géographique ne peut correspondre qu'aux « régions de l'Europe du sud-est, du Dniepr à l'Oural ».⁵⁴ Pour eux, la « patrie » des « Aryens » doit donc être recherchée en Russie méridionale et non en quelque endroit du Cercle polaire ou de l'Asie centrale. Tout en démêlant un ensemble de traditions dites « polaires » conservées chez différents peuples très éloignés du cercle arctique et qui aboutit aux différents récits du séjour des Bienheureux au-delà des régions du Nord, les deux orientalistes russes confortèrent ainsi la théorie de l'origine steppique⁵⁵ des Indo-Européens.

La recherche des origines des peuples qui a animé les ethnographes de l'Antiquité tout comme les savants des Lumières et les nationalistes européens et indiens du XIX^e et du XX^e s. à partir de sources textuelles

52. Bien que les aurores boréales, dues aux vents solaires, soient surtout visibles dans la zone aurorale, entre les 65° et 75° de latitude nord, ce phénomène fut également observé au-dessous de cette zone, notamment par les Romains comme l'expliqua Pline l'ancien en son temps : « De nuit, on a vu une lumière dans le ciel, sous les consulats de C. Caecilius et de Cn. Papirius, et d'autres fois encore, de sorte qu'une espèce de jour brillait durant la nuit » (« Lumen de caelo noctu visum est, C. Caecilio, Cn. Papirio consulibus, et saepe alias, ut diei species noctu luceret », *Histoire naturelle*, 2.33). De tels phénomènes furent également visibles tout au long de l'histoire, comme à Montreuil-sur-Mer, dans l'actuel Pas-de-Calais, les 13 et 14 mai 1727. Voir « Observation faite à Montreuil/Mer de la lumière boréale qui a paru le 13 & 14 Mai 1727 par M. d'Eyrignac, ingénieur ordinaire du Roy », in *Le Mercure de France*, 1727/4, p. 708-711.

53. Bongard-Levin et Grantovskij : *De la Scythie à l'Inde* (n. 49), p. 112-113.

54. *Idem*, p. 117.

55. Voir à ce sujet Jean-Paul Demoule : *Mais où sont passés les Indo-Européens ?* (n. 33), p. 385-425.

continue à animer les débats, notamment celui des paléoanthropologues qui, suite à la découverte d'un nouveau fragment osseux fossilisé, déplacent le berceau de l'humanité de l'Afrique à l'Extrême-Orient et *vice et versa*. Le boréalisme fut d'abord l'une des théories des origines de tous les peuples, qui servit à la construction européenne de l'histoire universelle, avant de ne concerner progressivement que les « Indo-Européens » ou, à moindre échelle et selon Tilak, les seuls Indo-ārya. En cela, il s'est opposé à l'orientalisme et surtout à la théorie pan-babylonienne qui voulait prouver que toutes les civilisations ne furent finalement que le résultat de la diffusion de la culture avancée mésopotamienne. Si ces théories ont été progressivement abandonnées, elles ont soulevé en leur temps des interrogations sur l'histoire des peuples et surtout sur les contacts directs ou indirects entre eux. Dans ce domaine, l'archéologie a permis une meilleure datation de ces contacts culturels. Quant à la littérature, qu'elle soit ethnographique ou empreinte de mythes, elle demeure également un vestige historique important des connaissances acquises par un peuple sur les us et coutumes de peuples voisins ou plus éloignés vivant sous d'autres climats et reliefs. À ce titre, les témoignages sur les zones arctiques sont précieux et attestent combien la représentation de terres éloignées au climat inhospitalier a pu non seulement fasciner et marquer les esprits, mais encore constituer tout un cycle mythologique polaire. Les données ethnographiques antiques, dues à des contacts directs ou indirects par voie commerciale, au moins depuis l'âge du Bronze (Route de l'ambre), ou exploratrice (Pythéas au IV^e s. av. J.-C.), furent l'objet d'interprétations successives qui nourrirent tout autant l'imaginaire des Indo-iraniens que celui des Scythes, des Grecs et des Romains et participèrent pour chacun à l'élaboration d'une représentation cosmologique singulière du Grand Nord à l'égal des autres points cardinaux entourant leur propre espace vital. Le boréalisme des XVIII^e-XX^e s. pourrait alors se définir comme une tentative de relecture historicisante des nombreuses représentations polaires antiques visant à transférer ce qui relevait du domaine de l'ethnographie et de l'imaginaire dans la sphère du souvenir historique des origines. Aujourd'hui, détaché de cette quête idéologique des origines, le boréalisme devrait s'entendre, d'un point de vue épistémologique, comme l'étude historique des représentations polaires que l'humanité a produites au cours de son existence.